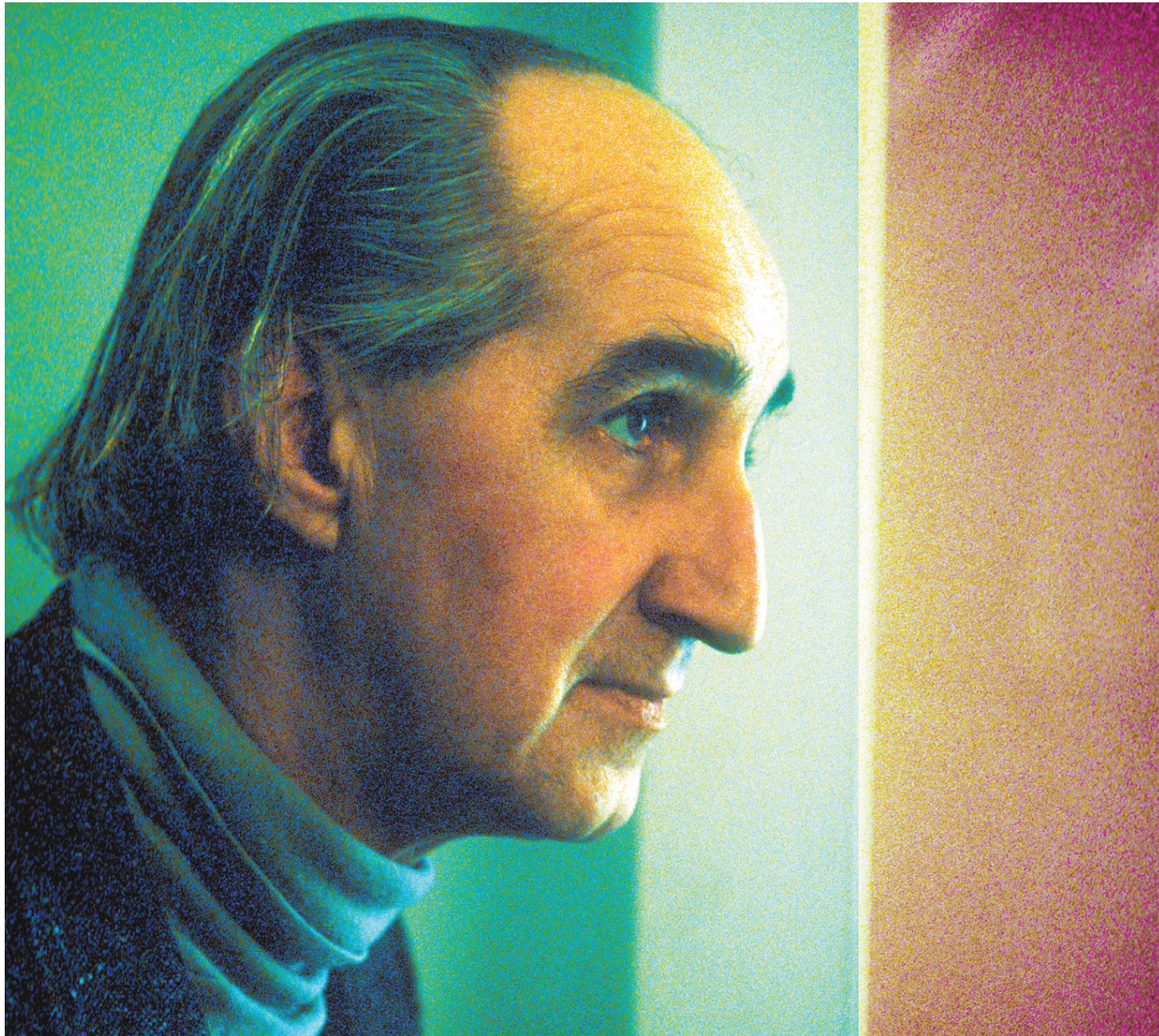


LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 AVRIL 2015



MÉDIATHÈQUE LITTÉRAIRE GAËTAN DOSTIE

JACQUES FERRON

TRENTE ANS PLUS TARD

Le docteur enviait la folie de Claude Gauvreau, son contraire et son double

MICHEL LAPIERRE

Pour le 30^e anniversaire de la mort de Jacques Ferron, survenue le 22 avril 1985, la réédition de son recueil d'essais *Du fond de mon arrière-cuisine* tombe à point. On y trouve une profonde réflexion sur lui-même et sur un confrère poète, Claude Gauvreau, à la fois son contraire et son double. Ce qui permet à l'écrivain de résumer sa démarche créatrice et de s'interroger sur l'enfantement douloureux de la littérature québécoise à la lumière de la folie et de la mort.

Conteur souvent facétieux, fondateur, dès 1963, du Parti Rhinocéros voué à la raillerie de l'électoratisme et de l'infériorisation politique du Québec par Ottawa, Ferron apparaît ici

sous son jour le plus grave, le plus intime, le plus révélateur. Publié à l'origine en 1973, le livre, présenté maintenant par le critique Patrick Poirier, renaît grâce au travail minutieux de Pierre Cantin, assisté de Luc Gauvreau, deux chercheurs qui, depuis tant d'années, ont fait énormément pour faire connaître l'homme et l'œuvre.

Le livre est dédié à Pierre Vallières, qui, indigné, se demanda, le 5 mars 1973 dans *Le Devoir*, si Ferron ne devenait pas « un visionnaire d'arrière-cuisine » pour avoir consacré des « historiettes » à la Crise d'octobre de 1970. La reprise de l'expression « arrière-cuisine » par Ferron se veut plus qu'une taquinerie. En fait, elle cache beaucoup d'estime pour Vallières, car le recueil d'essais, loin d'être une réponse au polémiste révolutionnaire,

est une méditation littéraire sur le destin du Québec qu'un père offrirait à son fils.

Dans le dernier texte du livre, *Les salicaires*, confession qui éclaire toute son écriture, Ferron rend hommage à ces plantes herbacées à fleurs qui, si simples et si répandues, poussent près de l'eau. Elles reflètent la pensée terrienne du créateur qui s'adresse à lui-même: « Vous écrivez en langue commune, à même la sagesse des nations, sans inventer un seul mot, sans rien risquer, tel un scribe, tel un notaire. »

La langue qui permet d'être d'un pays

Tout opposait Ferron à Claude Gauvreau, l'écrivain qui, avec entre autres l'explorateur, a tenté de réinventer la langue en poésie, au théâtre et même dans le roman pour

que le Québec pût enfin se libérer des conventions qui l'étouffaient. Les dieux du novateur, Lautréamont, Breton, Artaud, n'étaient pas ceux du « scribe », dont la seule audace consistait à préférer désormais la modernité d'Apollinaire au néoclassicisme de Valéry, sans oublier que sa première inspiration restait la littérature orale québécoise.

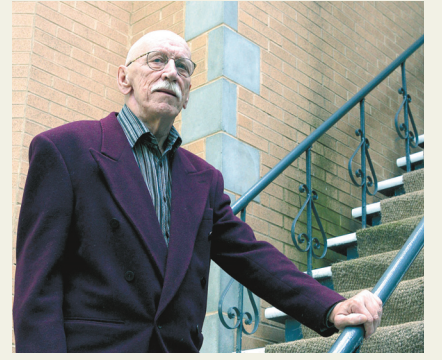
Gauvreau ne comprend pas, souligne Ferron, que « la langue, greffe d'un sens commun dans le cerveau de chacun », permet, par la communication, « d'être d'un pays, de faire partie d'un peuple ». Malgré cette inintelligence qui le sépare de lui, il envie son entêtement à « devenir prophète », son refus de gagner sa vie afin de n'exister que pour l'art, sa

VOIR PAGE F 4 : FERRON



Dire sans concession l'âpreté du **Grand Nord**

Page F 2



Guerre **fratricide** à gauche

Page F 6

ROMAN FRANÇAIS

Une équipée burlesque en Amérique

De Rabelais à Jarry, de Duchamp à Fournel, de Perec à Roubaud, entre Queneau, Jourde et Bartelt, il y a Yak Rivais. Auteur pour la jeunesse né en 1939 et animateur d'ateliers d'écriture, ce pataphysicien aime la rigolade et la langue vive. On réédite son plus gros roman, à l'humour intact.

GUYLAIN MASSOUTRE

En 1967, il publiait un roman truculent, *Les aventures du général Francoquin*, agité de personnages loufoques: le héros se nomme Joaquín Alvarez Felipe dom Franquin, dit Francoquin. Particularité de l'ouvrage, il repose sur des dialogues qui se déploient avec l'esprit de l'escalier: phrases-chocs, réparties de comédie, jeux de langue, écriture scénique. Dans un territoire accidenté par la conquête, rien n'arrête ni n'étonne les personnages, qui discutent âprement tout au long de leur parcours.

Rivais a publié des dessins humoristiques et des histoires drôles à L'École des loisirs, à l'instar de Claude Ponti, ainsi que dans *Fluide glacial*, *Spirou* et *L'Almanach Vermot*. Dans ses *Fables impertinentes* (Retz), il a réécrit soixante fables de La Fontaine, en se donnant autant de consignes d'écriture. Il a adapté *Gargantua* pour les enfants et est l'auteur d'*Une épée pour Gildas Larzac* (Polygraphe), roman de cape et d'épée pour adolescents. Cet enseignant a une autre carrière.

VOIR PAGE F 5 : BURLESQUE



YAK RIVAIS

RADIO-CANADA et leSoleil présentent

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC | 8 AU 12 AVRIL 2015



VILLE DE QUÉBEC
l'accent d'Amérique

Musée national des beaux-arts du Québec
Québec

CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

Canadian Heritage
Patrimoine canadien

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

Desjardins

MARQUIS

ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

LIVRES

POÉSIE

Le cœur au bord des larmes

Jean Royer ne se console pas de la perte de l'être aimé

HUGUES CORRIVEAU

« Tu n'avais rien de plus / que les autres à donner, // que ce poème / de désespoir, // que la question / de la révolte // dans le langage / de l'amour ». Ainsi va le chant des poèmes, la mesure exacte de ce nouveau recueil de Jean Royer, *Avant l'autre nuit*, tout à l'écoute de son affliction, devant le creux laissé par l'enallée. Les grands signes qui habitent ces mots, forcément d'une tendresse infinie, sont « mémoire » et « songe ».

Devant le désastre de ce monde désaffecté, la douleur de l'absence se fait aiguë, se prononce du bout des lèvres, tel un chant lançant qui prend la peine recluse pour donner vie au chagrin. Le texte interroge alors l'intensité de l'âme, la crainte qu'elle puisse être déshabillée. Ses textes donnent à penser que la vie précaire ne tient plus qu'à cette mémoire qui réactualise la présence amoureuse.

« Inespérable »

« Ne sommes-nous qu'un amas de riens changés en mots ? qu'un tas de papiers froissés ? que les passagers des ruines qui encombrant l'horizon ? » Cette tragique question donne la mesure de cet abîme qui s'est ouvert devant la parole qui voudrait surseoir à l'angoisse par la survivance. L'espoir semble tari, le creux qui fouit la vitalité même du poète n'est guère plus que le signe pugnace du passage laissé par la mort dans son rapt.

Le poète fore le cœur de sa propre survie pour deviner quelle place est encore pleine

de cet amour enfui. Mais il ne s'illusionne pas à ce point devant ce qu'il nomme bellement « *L'inespérable* ». Cet « *inespérable* » prend l'avenir avec lui, éclaire et obscurcit, rend lucide et aveugle. Ce futur improbable, sinon impossible, des retrouvailles s'incarne plutôt dans ce qui s'immerge dans l'âme, ce qu'il reste en soi des sentiments partagés, de l'ineffable souvenir.

« Dans l'autre nuit / Inconnaissable », l'étrange de la lumière est si faible que la route devient précaire. Il « apprend à vivre le passage » qui le mène, mots en avant, vers le langage de la désertion. Lui seul préserve encore la survivante pensée de l'autre. Citant Louise Blouin, il ressent au plus profond de lui-même « le silence cousu à notre chair ».

Ce recueil ne tente en rien de renouveler le langage poétique. Il se tient au centre d'une parole convenue, rehausse par ce qu'elle dit fort de la perte. En somme, on est devant un acte de vérité qui en rend le propos incontestable. Le sujet s'impose par la force même des sentiments qui le portent. Laissons ainsi la mort se dire le centre vivant d'un amour qui, malgré elle, perdure.

Collaborateur
Le Devoir

AVANT L'AUTRE NUIT

Jean Royer
Le Noroît
Montréal, 2015, 112 pages

Le poète sera en séance de signatures au Salon du livre de Québec les samedi 11 et dimanche 12 avril.



BA SHILDY

Panik, de Geneviève Drolet, se déroule à Igloolik, une petite communauté inuite du Nunavut près de l'île de Baffin.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Réchauffement climatique

CHRISTIAN DESMEULES

Expulsée de son école secondaire de Montréal après une violente altercation suivie d'une fausse couche, Dorothee, 16 ans, quitte la froideur familiale pour atterrir à Igloolik, une petite communauté inuite du Nunavut près de l'île de Baffin.

Là-bas, Mike, une sorte de géant roux, un ami de son père dont elle n'avait jamais entendu parler, doit la prendre en charge le temps que les choses se calment. Loin de l'Anus et de la Méduse, surnoms affectueux qu'elle donne à ses parents, elle pourra y terminer son secondaire sous supervision.

Mike, que les Inuits appellent Tunik — mais que l'adolescente « toute cabossée » rebaptisera vite « Yéti » —, transporte lui aussi son lot de secrets sous ses ecchymoses. Sa vie semble se limiter à visiter le

dépot municipal pour améliorer sa cabane pourrie, panser ses plaies et « bosser » l'adolescente dans son français cassé. De façon prévisible, les deux vont aussi lentement s'apprivoiser.

Loin d'un père absent et d'une mère sous médication, son nouvel environnement du 69^e parallèle ne lui offre pas beaucoup plus de prises auxquelles se raccrocher : « [J]'avais des parents qui stagnaient dans leur vie de vieux ploucs dégus, j'avais le Yéti qui, chaque jour, me regardait de la même manière que je regardais mon chien lorsqu'il se léchait les couilles, avec un mélange d'incompréhension, de curiosité et une vague forme de dégoût, j'avais une amie Inuk de dix ans qui n'allait pas à l'école et qui s'occupait de ses trois cadets en allaitant son enfant, probablement issu d'un viol. »

Un chaud-froid

À l'évidence, la jeune narratrice de *Panik* — qui signifie « fille » en inuktitut — n'a pas

la langue dans sa poche, donnant libre cours à son humour cynique et incisif. Alternant avec le récit de Dorothee, des scènes où l'on finit par deviner l'histoire du Yéti, traitée de façon impressionniste, viennent alimenter le léger suspense.

Avec ce quatrième roman, Geneviève Drolet, qui est également artiste de cirque, change quelque peu de registre, délaissant les « romans d'amour noir » (comme *Sexe chronique* et *Le reflet de la glace*, Coup de tête, 2011 et 2012) pour se frotter à un monde en apparence plus lointain, à l'exotisme glacé mais aussi source de chaleur humaine.

Malheureusement, du désarroi de Dorothee après ses mésaventures et son exil forcé, tout comme de celui du Yéti, le lecteur saura peu de choses avant une finale surprise qui le laisse avec un paquet de tripes fumantes entre les mains. Une chute un peu pétaradante, avec laquelle

l'auteure prend le risque de dilapider en trois phrases trois cents pages menées sans trop de fausses notes.

On pourra penser à *La tempête* (Editions XYZ) de Gabriel Ancil: même narrateur adolescent en colère, culminant en une révélation tirée par les cheveux. Dans tous les cas, rien qui n'égale la vérité, la puissance et la finesse de *La déesse des mouches à feu* (Quartanier) de Geneviève Pettersen.

Mais il reste que Geneviève Drolet possède une voix. Une voix avec laquelle elle parvient à rendre vivant, dans un mélange convaincant d'apreté et de tendresse, l'univers cru et sans concession du Grand Nord.

Collaborateur
Le Devoir

PANIK
Geneviève Drolet
Tête première
Montréal, 2015, 316 pages

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

Activités du « coup de feu »

C'est « le coup de feu » au Salon international du livre de Québec (SILQ) durant les jours forcés plus achalandés du week-end. Rappelons que, cette année, le SILQ propose, au Centre des congrès de Québec, près de 140 animations, la présence de 1200 auteurs et celle de 675 éditeurs. Parmi le lot d'activités, quelques suggestions du *Devoir* pour ces derniers jours.

Samedi 11 avril

La bibliothèque idéale des grands lecteurs que sont **Bernard Pivot** (président d'honneur du Salon), le désormais « immortel » **Dany Laferrière** et **Robert Lalonde**. Les livres qui les ont guidés, qui font encore avancer leur pensée. À 12 h.

Jusqu'ou imaginer la liberté? Jusqu'ou « dire »? Et quelle place, aussi, pour la violence, pour la haine? Avec **Yanick Lahens**, **Jean Siooui** et un représentant du Pen-Québec, centre qui veut protéger la liberté d'expression et soutenir les auteurs aux droits bafoués. À 13 h.

Confidences d'auteurs jeunesse

Discussion, échange, partage d'anecdotes entre **Nathalie Choquette**, **Annie Groovie** et **Jacques Goldstyn**. À 16 h.

Est-ce que le glas a sonné pour le journalisme d'enquête? Dans la tourmente d'une grande mutation médiatique, le journalisme de combat et l'enquête traditionnelle sont-ils en voie de disparition? Avec **Jacques Keable**, **Pierre Cayouette** et **Jean-François Lépine**. À 17 h.

Dimanche 12 avril

Rencontre d'auteurs avec **Fatou Keita**, **Emmelie Pophète** et **Emmanuelle Walters**: imaginaires et réalités de la Côte d'Ivoire, d'Haïti et des Amérindiens. À 10 h.

Le docteur **Alain Vadeboncoeur**, le journaliste **Vincent Marissal** et l'historien **Laurent Turcot** sont réunis pour cette discussion entre auteurs. À 11 h 30.

Jusqu'au dimanche 12 avril, 17 h.

Toute la programmation se retrouve au www.silq.ca.

Le Devoir

NOUVELLES

Ce que peuvent les femmes

GENEVIÈVE TREMBLAY

Une idée revient incessamment, verbalisée ou non, dans les vingt-six nouvelles de ce recueil médiatique: la liberté. Cet objet d'écriture va de soi quand on sait que l'écrivaine et militante **Andrée Ferretti**, femme résolue s'il en est, a toujours laissé dépasser ses jupons. Du sable dans l'engrenage, à la lire, il en faut — la contestation est nécessaire. Ce n'est pas pour rien que ses personnages sont ici des « pures et dures », des femmes volontaires qui mènent leurs combats bille en tête.

Suivant une formule abécédaire, l'écrivaine met en scène une variété de profils: une immigrante (Béatrice), une enfant (Cécile), une prostituée (Flore), une dame âgée souffrant d'alzheimer (Adèle), une athée (Wanda), une itinérante (Thérèse), une amante adultère (Ève), une poète — **Hélène Pedneault**, en l'occurrence, disparue en 2008, dont l'auteure s'est inspirée pour sa

nouvelle-hommage **Hélène**, très sentie. Par la force de son caractère en dépit du chaos de sa vie, par sa réponse butée à un choc, un traumatisme ou une ambition, chacune de ces femmes est un élément déclencheur à elle seule. Un nœud, un cœur. **Andrée Ferretti** précise tant les pensées, s'attarde tant aux détails, qu'on est ici dans le portrait d'abord, dans la nouvelle ensuite.

Ici et là, c'est une évidence, le Québec d'aujourd'hui (et d'hier) affleure, saupoudré en allusions parfois culturelles, souvent politiques. Alors que **Quétaine** revient à demi-mot sur l'« humiliation » du référendum de 1995, **Diane** vilipende la « *bêtise contemporaine* », évoque une « *nation assiégée* » et appelle au soulèvement. Ces paroles vives, parfois vindicatives, transigent par le regard des femmes. Il y a manifestement, dans cette superposition

de fiction et d'opinion voilée, l'objectif de provoquer le changement — ou de montrer, à tout le moins, qu'il est possible. Pour toutes. Et tous.

Violences, fossés

Le combat individuel de ces 26 femmes va du désir d'écrire à celui d'éveiller des consciences, du besoin de se réaliser à celui de rétablir un (ou des) équilibre(s). Mais il y en a aussi d'autres, très durs. Des femmes assassinent leur mari, agressent à répétition, se vengent brutalement d'un homme. Des fractures se consomment et des fossés se creusent, parfois sans nuances, entre les genres. D'où ce doute persistant: la violence et la vengeance qui émaillent *Pures et dures*, bien que légitimes à certains égards, ont-elles le pouvoir véritable d'émanciper les femmes? Une liberté acquise par des actes aussi graves ne réduit-elle pas

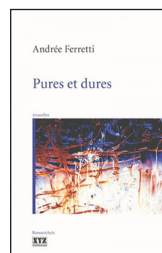
plutôt la portée d'un combat bien plus large?

Pures et dures, ces femmes le sont certainement. Assumées, aussi. Très peu de nouvelles, pourtant, arrivent à traduire une voix engagée cohérente — les fluctuations narratives, les idées en vrac, les structures très libres et les fins tragiques, comme des bombes, imposent une lecture au premier degré de la nouvelle et diluent les motifs, voire le fil que suivent les histoires. C'est comme si les mots n'avaient pas réussi à rendre la finesse et la force de ces femmes brillantes, indépendantes, aux idéaux pluriels. Mais leurs voix méritent néanmoins d'être entendues, surtout qu'**Andrée Ferretti** les a pensées pour refaire le monde d'aujourd'hui.

Le Devoir

PURES ET DURES

Andrée Ferretti
XYZ
Montréal, 2015, 136 pages



Geneviève Damas
Histoire d'un bonheur
roman

« Ça fait penser à *Ensemble*, c'est tout d'Anna Gavalda. »
— Anne Michaud, *Radio-Canada*

En librairie www.Mamac.qc.ca

43^e RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS

L'événement comme (pré)texte

16 avril 18 h 00 Conférence inaugurale
Maison des écrivains (3492, avenue Laval)
Devant ce qui arrive, ou les Prophéties
Hubert Haddad

17 avril 18 h 00 Lecture publique
Maison Ludger-Duvernay (82, Sherbrooke O.)
Paul de Brancion, Michaël Glück, Hubert Haddad (France), Dražen Katunarić (Croatie), Álvaro Uribe (Mexique), Hyam Yared (Liban), avec la participation de Thomas Hellman

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC
feu qui dure

Conseil des arts et des lettres Québec
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
SRE
AMEXCID
édilio spirio

Dans le cadre de l'événement *Un printemps en BD*

EMMANUEL LEPAGE
Itinéraire d'un dessinateur voyageur

Rencontre autour de son album
La Lune est blanche, Éditions Futuropolis
Animation: Sylvain Cabot

LE LUNDI 13 AVRIL À 18 H 30

Librairie Monet

Galleries Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Réservations: 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie Monet
FESTIVAL DE LA BD
MONTRÉAL DE QUÉBEC

LITTÉRATURE

Du début à la fin, de la fin au début

DANIELLE LAURIN

Gabriel est perdu : premier roman de Julien Roy, 31 ans, originaire de la Gaspésie, qui passe sa vie entre Québec et Montréal. Rédacteur publicitaire, il est aussi blogueur. Et ça se sent, ça s'entend.

Sens de la formule, parfois un peu trop appliquée, forcée. Mais trouvailles surprenantes, métaphores filées. Style hachuré. Langue parlée, souvent brute, râpeuse. Parfois carrément vulgaire à l'intérieur des dialogues. Expressions anglaises dans le lot.

C'est le genre de livre qui suscite en nous des tiraillements, des réactions contradictoires. Il arrive qu'on se demande en cours de route pourquoi on continue. Ambivalence. Mais quelque chose nous tient qui nous échappe en même temps.

Plusieurs irritants, à première vue, dans *Gabriel est perdu*. À commencer par les lieux communs, nombreux. Mais les pires clichés concernent sans doute les rapports entre hommes et femmes. Les rapports amoureux, sexuels. Alors que les protagonistes, dans la vingtaine, se veulent justement en marge, différents de la masse, innovateurs à tous points de vue...

Commençons par le début. Un gars tout seul, dans un chalet, loin de tout. Il parle pourtant à quelqu'un. Ou plutôt il lui écrit. Dans un carnet. « *Te raconter l'irréparable à partir du début, voyager dans le temps juste un moment. On est tous un mensonge qui rêve de prendre vie. Ou de ressusciter.* »

Plutôt énigmatique. À qui s'adresse-t-il au juste, ce grand désespéré? On ne le saura clairement qu'à la fin du roman, du carnet, même si on finit par s'en douter chemin faisant.

Le carnet, l'écriture en train de se faire : ça revient constamment. Et ça devient lassant. Le prétexte de l'écrivain qui se regarde écrire, se regarde penser? Et qui fait des pauses, qui médite en observant la nature qui l'entoure? Le lac majestueux, la brise fraîche, une pie qui se pose sur la galerie usée... Mais n'est pas Robert Lalonde qui veut.

Alternent des épisodes épars du passé. Mais dont on ne sait pas trop à quand ils remontent. Dont on soupçonne, par certains repères, qu'ils appartiennent à des temps différents. Mais persiste une confusion dans la chronologie.

Ce qu'on apprend assez tôt : le narrateur du carnet et anti-héros du roman, Gabriel, a vécu une rupture amoureuse. Mais quand? Il y a longtemps? Et quelle en est la cause? Quelques indices encore une fois, mais ça demeure flottant.

Signature

Il passe beaucoup de temps, à travers les scènes entrecoupées du passé, à reconstituer ses propres agissements. Sa nonchalance généralisée. Ses comportements d'adolescent attardé, friand de jeux vidéo, de sites pornos, de broches partagées et de joints échangés avec son meilleur ami dans les parcs le soir venu.



Gabriel est perdu est le premier roman de Julien Roy, 31 ans. Un livre qui suscite en nous des tiraillements, des réactions contradictoires.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Tout à coup, ce qui ressemble à un monologue, en italien. On ne sait pas qui parle. À qui. Puis on découvre que c'est signé, comme une déposition. On reconnaît le prénom d'une amie du narrateur. Le procédé va revenir plus tard, sous une autre signature.

Ainsi de suite. On finira par comprendre que le narrateur a fait quelque chose de grave, mais quoi?

On déboule sans transition sur sa première rencontre avec son amoureuse, celle qu'il a fini par perdre. Ou par laisser? Peu importe. Soudain, c'est le romantisme qui prend le dessus. Il va aller en s'accroissant. On aura droit au premier rapprochement physique: « *Face à face. Fannie prend mon visage entre ses mains, je ne sais plus qui tient qui. Collision frontale de lèvres d'été. J'entends le Philharmonique de Berlin jouer Bach, Chopin, Beethoven. J'entends tout. Les cieux se transforment en un immense feu d'artifice aux couleurs d'un Picasso. Je suis le premier homme à marcher sur Mars.* »

Ce n'est qu'un début. On assiste ensuite au premier baiser, et ainsi de suite. « *Je la prends contre le mur, sur le comptoir de la salle de bain, sur le plancher du salon, sur le divan, sur le fauteuil en coin, contre un autre mur et, finalement, dans le lit. Tourisme sexuel à la grandeur de l'appartement. Les jeunes tourtereaux voyagent, d'une manière ou d'une autre.* »

Bref, c'est la fusion totale, le nirvana, le gars s'émerveille de tout ce que la fille fait, même les pires niaiseries. On n'est plus seulement dans le romantisme, on est dans le lyrisme. Jusqu'à ce qu'éclatent les premières chicanes de ménage, à coups de vaisselle fracassée. On quitte alors le lyrisme pour le théâtre de boulevard. Puis c'est la rupture,

Une boucle

Bref, c'est la fusion totale, le nirvana, le gars s'émerveille de tout ce que la fille fait, même les pires niaiseries. On n'est plus seulement dans le romantisme, on est dans le lyrisme. Jusqu'à ce qu'éclatent les premières chicanes de ménage, à coups de vaisselle fracassée. On quitte alors le lyrisme pour le théâtre de boulevard. Puis c'est la rupture,

« *Chaque rupture est un enlèvement. Le kidnapping de celui qu'on était.* »

Extrait de *Gabriel s'est perdu*

attendue, ou plutôt annoncée, depuis le début.

Entre-temps, toutes sortes de considérations sur la société normative, désolante, cul-de-sac, dans laquelle les protagonistes peinent à trouver leur place. Le récit prend alors des allures d'éditorial.

Mais remâché. Pour les idées neuves, on repassera.

Reste que, malgré son côté fourre-tout, ses maladroites, demeure une force soutenue dans le récit. Une logique interne gouverne *Gabriel est perdu*. Au-delà du travail de sappe, de brouillage, de bousillage constant qui agit en surface.

Il suffit sans doute de ne pas tout prendre au pied de la lettre.

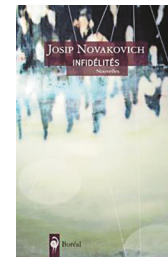
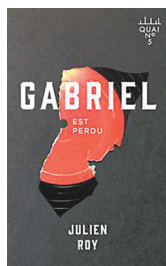
De ne surtout pas confondre l'auteur et le narrateur. Ce narrateur auquel on peine à s'identifier, qu'on a tendance, plus on avance, à prendre en aversion, tant il s'exprime et agit de façon cliché, rédhitoire. Jusqu'à ce qu'on arrive à la fin du carnet, du roman.

Retournement. Tout s'éclaire, ou presque. Il était temps. L'essentiel étant que la fin nous ramène au début. Et au titre même du roman: *Gabriel est perdu*. Perdu, dans tous les sens du terme, Gabriel.

GABRIEL EST PERDU

Julien Roy
XYZ
Montréal, 2015, 164 pages

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre de Québec le samedi 11 avril.



commerçant d'origine serbe coincé entre une invasion de miliciens serbes, des vagues de bombardement et un sentiment permanent de méfiance essaie de garder la tête froide (*Voisins*). Un soldat bosniaque, qui dit n'être ni orthodoxe, ni catholique, ni musulman, mais bouddhiste, est accusé de trahison parce qu'il n'aurait pas prié le bon dieu : une plongée dans l'absurde de la guerre fratricide et aveugle dans laquelle deux divisions d'une même armée s'entretuent (*Grêle*).

Un écrivain engage la conversation avec une femme dans le métro de New York: « *La moitié de ce que j'écris*

Collaborateur *Le Devoir*

INFIDÉLITÉS

HISTOIRES DE GUERRE ET DE LUXURE
Josip Novakovich
Traduit de l'anglais par Hervé Juste
Boréal
Montréal, 2015, 272 pages

Une finesse psychologique qui se transmet à ses personnages, forgés tout en nuances et en sentiments complexes.

TRADUCTION

Partir, trahir

CHRISTIAN DESMEULES

L'éclatement de l'ex-Yougoslavie au début des années 1990 a entraîné son lot de débris et de naufragés. Parmi cette diaspora gavée de violence, d'absurdité, d'exil, un certain nombre d'écrivains d'envergure, surtout d'origine serbe, ont d'ailleurs pris racine au Canada — pensons seulement à David Albahari et à Vladimir Tasic.

Ce n'est pas tout à fait le cas de Josip Novakovich (*Poisson d'avril*, Boréal, 2014) puisque ce Croate né en 1956 a immigré aux États-Unis à l'âge de vingt ans, c'est-à-dire bien avant l'éruption balkanique, avant de dériver encore un peu plus et de se retrouver à enseigner aujourd'hui la création littéraire à l'Université Concordia, à Montréal.

« *Tout le monde sait qu'amour et désir ne sont pas synonymes, mais là, je découvre que haine et désir ne sont pas non plus antonymes.* »

La confession écrite d'un jeune révolutionnaire boutonneux qui espérait lancer une grenade au passage de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo en 1914, avant que son « ami » Gavrilo Princip ne le devance en sortant son arme. Frustré de son « *désir d'écrire l'Histoire* » mais pris de remords dans sa prison de Theresienstadt à la pensée des trois petits orphelins impériaux (*Le timbre*).

Alors que la Croatie déclare son indépendance, un petit

Josip Novakovich puise avec diversité et amplitude dans les guerres, les époques, les émigrants, les cicatrices

ment les petites ou les grandes trahisons, qu'elles soient intimes ou collectives. Souligne l'absurdité de ces situations et parvient avec beaucoup de doigté à envelopper ses histoires d'un sentiment d'inquiétude.

Une finesse psychologique qui se transmet à ses personnages, forgés tout en nuances et en sentiments complexes.

« *Le vent dans le dos* est une œuvre à la fois aérienne et solidement enracinée. Lumineuse et poignante. La vie bat ici et maintenant et c'est son pouls tantôt délicat, tantôt puissant que l'on entend sourde sous la plume de Natalie Jean. »

Isabelle Forest
Membre du jury des Prix de création littéraire 2015

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Le vent dans le dos

© Danis Jacques

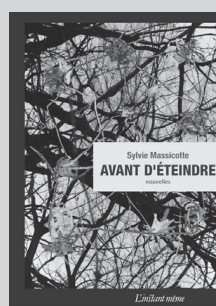
Sylvie Massicotte
AVANT D'ÉTEINDRE

Les éditions de L'instant même
félicitent chaleureusement

Sylvie Massicotte,
lauréate du
Prix Adrienne-Choquette
pour son recueil
Avant d'éteindre.



Sylvie Massicotte sera au Salon international du livre de Québec samedi 11 avril de 14 à 16h et dimanche 12 avril de 13 à 15h



NATALIE JEAN

LEMEAC

PRIX DE CRÉATION LITTÉRAIRE 2015
BIBLIOTHÈQUE DE QUÉBEC ET SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

Lemeac Éditeur félicite chaleureusement Natalie Jean, lauréate d'un Prix de création littéraire 2015 décerné par la Bibliothèque de Québec et le Salon international du livre de Québec pour son recueil de nouvelles *Le vent dans le dos*.

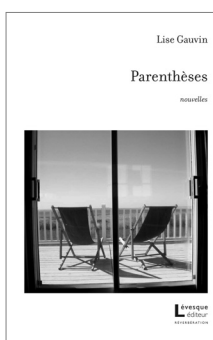
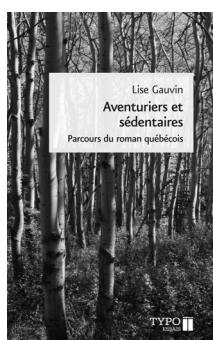
« *Le vent dans le dos* est une œuvre à la fois aérienne et solidement enracinée. Lumineuse et poignante. La vie bat ici et maintenant et c'est son pouls tantôt délicat, tantôt puissant que l'on entend sourde sous la plume de Natalie Jean. »

Isabelle Forest
Membre du jury des Prix de création littéraire 2015

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Soirée littéraire Librairie Paulines



Mardi 14 avril
19 h 30
Lise Gauvin

Animation:
Marie-Andrée Lamontagne

Contribution
suggérée: 5 \$



Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585



L'instant même
www.instantmeme.com

LITTÉRATURE

LA VITRINE

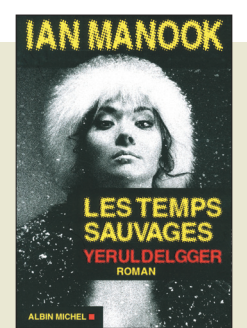


BANDE DESSINÉE

RED KETCHUP INTÉGRALE
VOLUME II
Réal Godbout et Pierre Fournier
La Pastèque
Montréal, 2015, 152 pages

Comme le facteur, Red Ketchup frappe toujours deux fois. Preuve en est faite avec ce volume II de l'intégrale de l'œuvre dessinée il y a plus de 30 ans par Réal Godbout et Pierre Fournier, qui rappelle au bon souvenir du présent cet anti-héros presque sympathique et le regard mi-loufoque, mi-caustique qu'il a posé sur son époque. Avec *Red Ketchup s'est échappé!*, *Le couteau aztèque* et *L'oiseau aux sept surfaces* — aventures placées sous cette couverture —, le lecteur va se retrouver dans l'excès — forcément —, l'abraca-dabrante et le décousu qui a fait les beaux jours de cette série. On rigole, pas parce que c'est drôle, mais en raison d'enjeux sociaux exposés ou de cadres géopolitiques qui désormais révèlent leur comique par un décalage amusant avec notre ici-maintenant, où Red Ketchup a toujours sa place, oui, mais parmi les meubles du 9^e art. Douce ironie pour un hyperactif, d'ailleurs.

Les auteurs seront en séance de signatures au Salon du livre de Québec le samedi 11 avril.
Fabien Deglise



POLAR

LES TEMPS SAUVAGES
Ian Manook
Albin Michel
Paris, 2015, 523 pages

À peine remis de ses émotions après avoir fait incarcérer un plein panier de flics ripous, revoici le commissaire Yeruldelgger d'Oulan Bator. Ici, tout s'amorce avec une très improbable « sculpture » de glace au milieu de la steppe mongole — un yak transpercé par une lance tenue par un cavalier sur un cheval, le tout en couches superposées! — qui laisse supposer que le bovidé est tombé du ciel... Tout tourne autour de cette incongruité qui amènera le lecteur jusqu'à une lugubre ville russe située tout juste de l'autre côté de la frontière et dominée par la mafia. C'est de là que part la trace d'enfants disparus dispersés ensuite à travers l'Europe jusqu'au Havre, en France, où l'on fera une macabre découverte. C'est en fait une sordide histoire de trafic et de corruption impliquant l'armée et même les services secrets qui tenteront, à tour de rôle, d'éliminer Yeruldelgger en lui faisant porter le chapeau pour un meurtre qu'il n'a évidemment pas commis. En fin de course, on sera encore une fois époustoufflé par la façon de raconter d'Ian Manook même si certains se laisseront peut-être de ses tics d'écriture et des quasi-pouvoirs de superhéros de Yeruldelgger. Pour les autres, c'est du bonbon. Et du gros même...

Michel Bélair

AUTOBIOGRAPHIE

La mer n'aura pas le dernier mot

La navigatrice Florence Arthaud livre un témoignage posthume émouvant

CLAUDE LÉVESQUE

Florence Arthaud, celle qu'on a surnommée « la fiancée de l'Atlantique », nous a quittés le 9 mars 2015, victime d'un accident d'hélicoptère survenu pendant le tournage d'une télé-réalité dans le nord de l'Argentine. La mer avait déjà failli l'engloutir plusieurs fois, mais elle l'aura épargnée jusqu'à la fin. Jusque-là, « ses étoiles », comme elle le disait, puisqu'une seule n'aurait pas suffi, l'avaient protégée, et le diable n'avait pas voulu d'elle.

Cette nuit, la mer est noire, c'est le récit de la nuit d'enfer qu'elle a vécue le 29 octobre 2011, après être tombée de son bateau sans gilet de sauvetage en Méditerranée.

On vit là son calvaire avec elle. Le suspense est intense, presque insoutenable. À moins d'avoir suivi les événements à l'époque et d'en connaître le dénouement, le lecteur ne voit vraiment pas comment elle pourra s'en sortir. Comment, en effet? Elle songe d'abord à nager jusqu'aux côtes corses, qu'elle aperçoit au loin, à quinze milles de distance. Au bout d'un long moment, elle se souvient qu'elle a mis son téléphone portable, objet prosaïque mais salutaire, dans sa poche, contrairement à son habitude. Appels à sa mère, à son frère, à une amie, qui alertent les secouristes. Ces derniers finiront par la retrouver grâce à sa lampe frontale. Effronterie du destin, c'est en hélicoptère qu'on vient la repêcher.

Mais entre-temps... « *Malgré le halo de peur qui m'entoure, je n'en reviens toujours pas. Ma terreur a beau s'amplifier, je ne parviens pas à croire à ce qui m'arrive. Je résiste, je tente de survivre, je ne peux pas me rendre à l'évidence et me résoudre à la mort. Ce n'est pas possible! Je vis ce que les autres marins disparus ont vécu avant moi.* » Elle en a connu plusieurs, dont le légendaire Eric Tabarly.

« *Seule et impuissante* » face à son destin, elle s'enfonce dans le silence « *comme dans un puits* » lorsqu'elle ne trouve aucune possibilité de salut qui soit à sa portée. « *Au silence du grand large, au silence de la*



Cette nuit, la mer est noire, c'est le récit de la nuit d'enfer que Florence Arthaud a vécue le 29 octobre 2011, après être tombée de son bateau sans gilet de sauvetage en Méditerranée.

GÉRARD JULIEN AGENCE FRANCE-PRESSE

nuit vient se joindre effrayant, insupportable, cauchemardesque, ce silence de l'effroi, il se dresse devant moi tel une muraille infranchissable, un mur glacé qui signifie que je vais mourir», écrit-elle.

Chacun des courts chapitres relatant les péripéties du 29 octobre 2011 alterne avec un autre consacré à des événements passés et des souvenirs, dont on devine qu'elle les a ressassés en se battant pour survivre.

Si j'étais un homme, je serais...

Initiée à la voile dès l'enfance par son père et son frère, c'est dans les années 1970 qu'elle décide d'y consacrer sa vie. En 1976, elle veut participer à une course autour du monde, mais beaucoup de marins pensaient « *qu'une femme dans l'équipage perturbe nécessairement les hommes qui*

ne sont pas de marbre...»

« *J'opposai à ce jugement une réaction qui engagea toute ma vie. "Allez vous faire foutre", me suis-je dit. Puisque c'est ainsi, j'irai naviguer toute seule* », a-t-elle décidé. Elle participera à la Route du rhum en 1978, terminant 11^e. Elle remportera cette célèbre épreuve en 1990.

Ayant fait sauter le « verrou » des conventions bourgeoises posé sur sa jeunesse, elle est devenue « *une sauvage qu'aucun homme ni aucune loi ne pourraient plus jamais réprimer* ».

L'écriture, belle et limpide, pas trop technique, exprime à chaque phrase la passion de vivre et l'amour de la mer. De la liberté aussi. Comme elle le dit, elle est passée « *d'aventure en aventure* », dans tous les sens du mot. « *Je n'avais pas envie d'une vie rangée. Mais lorsqu'on fait l'éloge de mon courage, je réponds souvent que*

les filles qui acceptent d'aller toute leur vie à l'usine ou même au bureau sont bien plus courageuses que moi. Moi je n'aurais pu me résoudre à une vie pareille.»

Le ton est juste. Florence Arthaud raconte son histoire sans vantardise ni fausse modestie. Pour quelqu'un qui dit détester « *le déballage d'intimité et de sentiment* », elle en déballe peut-être passablement dans ce récit, mais on lui pardonne volontiers, car il faut bien qu'elle se livre pour définir ce personnage de femme forte et vraiment hors du commun. On a envie de savoir ce qui fait « *ti-quer* » cette navigatrice qui avait déjà chaviré et failli y passer au large de Terre-Neuve en 1992, et qui a éprouvé toutes les difficultés imaginables en s'attaquant à la Route du rhum.

Quelques heures après avoir été secourue en ce 29 octobre 2011, elle prend la route — pas celle du rhum mais bien celle de la Corniche — puis s'embarque sur un bateau pour aller récupérer son voilier devenu fantôme et le chat qui miaule désespérément à bord. Elle reprend la barre et ramène le *Largade II* à bon port. Elle accoste à Marseille exactement à l'heure prévue, malgré le « *détour* » qui, lui, ne l'était pas.

Cette nuit, la mer est noire est publié à la maison d'édition que son père avait dirigée dans les années 1970. Le livre est dédié à ce dernier. Cette publication peut paraître hâtive si tôt après le décès de la navigatrice. Mais n'écrit-elle pas, au sujet de sa mésaventure au large de la Corse: « *C'est sans doute ce qui m'oblige à témoigner [...] Depuis la nuit des temps, des millions de femmes ont rêvé la liberté que j'ai vécue. [...] Si par mon exemple elles peuvent se dire "oui, moi aussi, je peux exister", j'aurai réussi ma vie* »?

Collaborateur
Le Devoir

CETTE NUIT, LA MER EST NOIRE
Florence Arthaud
Paris, 2015, 240 pages

En librairie le 16 avril

FERRON

SUITE DE LA PAGE F 1

détermination à ne croire qu'à son génie, à être, bien plus que Paul-Émile Borduas, « *l'âme* » du mouvement automatiste montréalais.

Proche des milieux d'avant-garde sans en être, Ferron connaît Gauvreau depuis longtemps lorsque, comme médecin, il côtoie le patient à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu (aujourd'hui l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal). Il va jusqu'à communiquer à sa folie, qu'il admire.

Il songe à la dernière image qu'il garde de Gauvreau: le poète, à l'asile, « *avec sa cape et son chapeau* », se penche « *fraternellement sur un simple d'esprit pour mieux l'entendre, par*

sympathie, peut-être par humilité». Devant ce geste très humain, Ferron se demande: « *Et si la folie n'était qu'une révolte contre ce qui offense l'humanité?* » D'ailleurs, il expérimente clandestinement sur lui-même un remède antipsychotique, la chlorpromazine, pour partager le sort du fou qui le fascine et chasser les rêves qui l'assaillent.

Éblouissant pessimisme

Attiré par la mort tragique en 1971, généralement vue comme un suicide, de celui qui devient à ses yeux de plus en plus son double mystérieux, il se reproche d'avoir « *oublié qu'on peut mourir en continuant de vivre, se survivant sur terre comme en enfer* ». Il rappelle que, né en 1921 et donc quatre ans plus vieux que ne l'était Gauvreau, il vient d'avoir 50 ans.

« *J'ai fait carrière dans les lettres, mais sans jouer le grand jeu. Mes livres m'importent moins que mes enfants.* »

Extrait de *Du fond de mon arrière-cuisine*

Il s'adresse à lui-même dans un des plus beaux passages de la littérature québécoise: « *Désabusé, vous aviez ressenti, avant la mort, avant la nuit, cette fatigue de vivre quand le soleil, encore haut, commençant à peine à s'adoucir, couvait de sa chaleur un bel après-midi de juillet.* » Il nous laisse l'imaginer victime, à côté de Gauvreau, d'une littérature et d'un pays québécois incertains, même si, à la différence du poète fou, ce membre « *d'une caste sacerdotale* », il ne cesse de se dire « *amateur* », « *profanateur* ».

Ferron maintient que, legs d'une société d'analphabètes, « *notre littérature orale était autrement plus riche que l'autre* ». Malgré sa vision désespérée de l'avenir de l'écriture québécoise, il reste actuel pour nombre de connaisseurs fervents. Leméac publiera, cet

automne, le second tome de sa correspondance avec sa sœur, la romancière Madeleine, et son beau-frère, le juge Robert Cliche. Plus tard, on pourra découvrir son volumineux échange de lettres avec l'écrivain Jean-Marcel Paquette, grâce au travail de Marcel Olscamp.

Pourquoi cette passion persistante? C'est que Ferron reste ineffaçable, surtout au détour d'une phrase éblouissante dans une historiette ou une simple lettre.

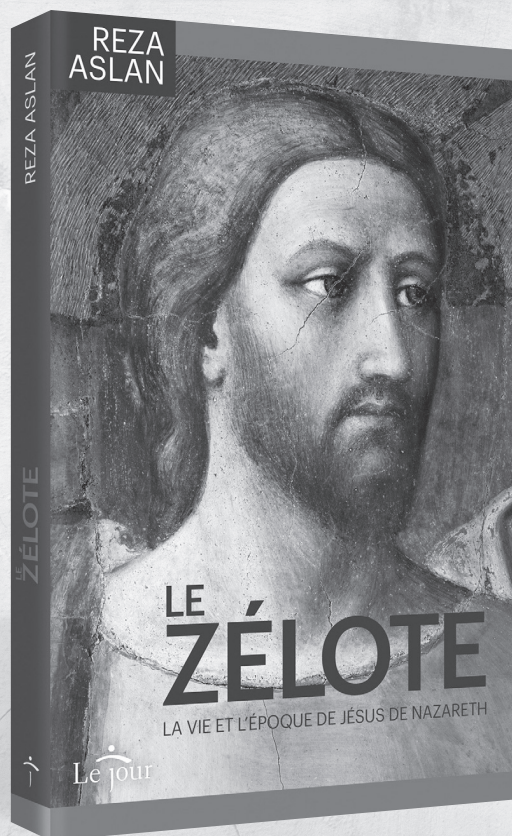
L'écrivain évoque « *un Québec qui n'a pas d'ailleurs, encore moins d'au-delà, où les Québécois devront disparaître sur place comme on meurt, dans la plus grande confusion, avec les soubresauts et les secousses d'un grand show organisé à leur insu, dont Octobre 1970 n'aura été qu'un lever de rideau académique, froid, bien calculé* ». Mais, infiniment plus que la catastrophe décrite, c'est la beauté des mots et de la pensée qui fait frémir. La beauté ferronienne devient un espoir.

Collaborateur
Le Devoir

DU FOND DE MON ARRIÈRE-CUISINE

Jacques Ferron
Édition préparée
par Pierre Cantin
avec la collaboration de Luc Gauvreau
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2015, 272 pages

Numéro 1 des ventes aux États-Unis
Best-sellers dans 25 pays

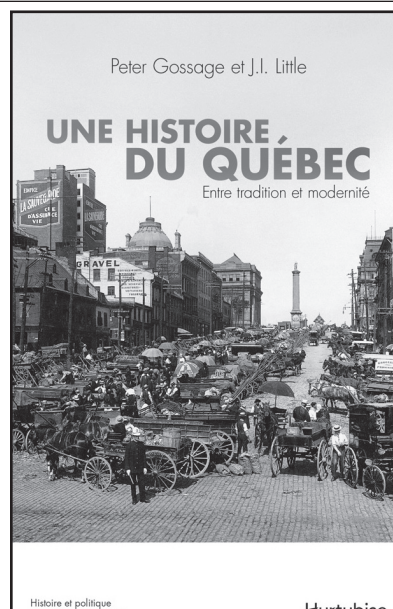


« La réinterprétation que propose Aslan consiste à oublier tout ce qu'enseigne le catéchisme traditionnel pour laisser surgir sous les mêmes mots un autre texte, profondément corrosif et au contenu politique affirmé. Ce qui le conduit très loin, notamment à faire de l'homme de Nazareth un véritable leader révolutionnaire qui applique un principe implacable: "Le règne de Dieu ne peut être installé sans l'anéantissement des dirigeants en place." »

— Christian Makarian,
L'Express, avril 2014

En librairie dès maintenant.

Le jour
Une société de Québec Média



Un portrait économique
et social du Québec,
d'hier à aujourd'hui.

UNE HISTOIRE DU QUÉBEC

Peter Gossage et J.I. Little

À PARAÎTRE LE 7 MAI 2015

Également disponible
en version numérique



Hurtubise

www.editionshurtubise.com

LIVRES

Mordecai Richler was here

LOUIS HAMELIN



Richler, comme le critique britannique Cyril Connolly, croyait que « la véritable fonction de l'écrivain est de produire un chef-d'œuvre ». Il dit quelque part qu'un écrivain digne de ce nom doit nourrir l'ambition de produire, au moins une fois dans sa vie, un livre destiné à lui survivre. *Gursky* est, de tous ses romans, celui où ce flirt avec l'immortalité est le plus évident, le plus abouti. On lui préfère souvent *Le monde de Barney* (Albin Michel) et c'est peut-être normal. Barney est féroce comique, plus divertissant — au sens que le grand public accole en général à ce mot — parce que, entre autres, d'une structure narrative plus simple. Barney est aussi plus sympathique que l'élusif Solomon Gursky et que l'aspirant biographe de ce dernier, Moses Berger, un des plus beaux losers de toute la littérature québécoise, écartelé entre la picole et les rivières à saumon.

Barney est facile à aimer. Alors que *Gursky*, dans son vaste mouvement d'appropriation territoriale et mythique, dans sa reconstruction épique d'une histoire capable de rivaliser avec la version plus officielle et moins inventée qui s'écrivait autrefois avec une majuscule, est tout ce que tout grand roman rêve ultimement d'être : sa propre mythologie, aussi solide qu'un empire. Dans un fol élan de l'imagination, appuyée sur une recherche de moine, Richler fondait la légitimité nordique d'une bande de bootleggers parvenus.

La traduction de *Solomon Gursky Was Here* parue en mars est la première d'une série de cinq nouvelles traductions, en français du Québec, de l'œuvre du célèbre polémiste, buveur de Macallan, pilier du Grumpy's et du bar du Ritz, pourfendeur du Québec tribal et de sa police de la langue, inventeur de l'aimable périphrase « *truiés reproductrices* » pour décrire la mère canadienne-française traditionnelle, et j'en passe. Dans *Gursky*, les Québécois francophones qui se réveillaient la nuit pour haïr cet exemplaire bouffeur de *French pea soup* ne trouveront pas grand aliment à leur ressentiment, à moins de retenir comme pièce à charge le passage où « monsieur Bernard » (le magnat de l'alcool calqué sur Sam Bronfman) se moque des filles à marier canadiennes-françaises qui, pour leurs 16 ans, se faisaient arracher les dents avant de recevoir, dit-il, un dentier en cadeau, jugé plus joli. Étrange rite de passage en effet. Et bénis

soient les membres du Peuple Élu, dont la circoncision, plus humaine, épargne les filles.

Trois fois le « même » livre

La « ligne correcte » sur Richler consiste à dire que sa verve satirique n'épargne pas plus les juifs et les wasps que l'ethnie majoritaire. Mais il y a une différence entre se moquer des travers des riches à craquer, comme dans *Solomon Gursky*, et ressasser les stéréotypes les plus péjoratifs au sujet des nègres blancs. On peut supposer que Richler, comme Conrad Black qui le recruta au *National Post*, n'aurait pas craché sur la particule noble. Le sir Hyman idéalisé que devient le Solomon du roman ressemble beaucoup à un fantôme réalisé par la littérature. Lorsque Leonard Cohen, sur une scène de la ville la plus férue de chanson anglaise de l'univers, entonne *La Manic* de Georges Dor, il manifeste une tout autre compréhension de la réalité québécoise.

Voici donc, entassés sur ma table, l'édition de poche de Penguin Books, le *Gursky* français de chez Calmann-Lévy (1992) et la nouvelle version québécoise : pas loin de 1900 pages de bonne prose en tout. Une masse rien de moins qu'intimidante. Au fait, comment critique-t-on une traduction, quand on est un amoureux déclaré de la version originale, je veux dire, et sans se laisser obnubiler par la donnée première, cette espèce d'exil du sens que représente la distance plus ou moins grande de la langue de départ et de l'intention originale ? Impossible, dans le cas d'un projet de ce genre, de ne pas tenir compte d'un des objectifs avoués : « retrouver toute la richesse des allusions de Richler à la réalité canadienne et québécoise », selon le mot de l'éditeur.

Qui dit richesse dit comparaison. Devant ce monstre à trois langues, libre à chacun de mettre au point sa méthode. La mienne a consisté en la confrontation des avatars sémantiques et stylistiques de quelques passages préférés. Car le lecteur de *Gursky* a forcément des passages préférés. Dans son esprit, la cabane de Moses sur les hauteurs du Memphrémagog et le camp de pêche au saumon sur la Restigouche ont la même indélébile présence que les clochers de Martinville dans l'imagination du proustien.

Choisir

Pour comprendre qu'il se trouve bien devant un authentique chef-d'œuvre, le lecteur de *Gursky* n'a pas à attendre longtemps : les sept premières pages du premier chapitre de la première partie, avec leur inoubliable blizzard qui ensevelit le cercle arctique et l'Estrie sous la même page blanche de début du monde, annoncent la couleur.

Dès la troisième ligne, où le Magog de 1851 est qualifié de « *pauvre village industriel* », on peut avoir une idée des arpents de pièges qui attendaient la traduction. « *Village industriel* », n'est-ce pas un oxymore ? « *Ville industrielle* », disait la



RYAN REMIORZ LA PRESSE CANADIENNE

Mordecai Richler croyait qu'un écrivain digne de ce nom doit nourrir l'ambition de produire, au moins une fois dans sa vie, un livre destiné à lui survivre.

version concoctée à Paris, ce qui, pour décrire le Magog du milieu du dix-neuvième siècle, n'est guère mieux. Comment alors traduire le « *mill town* » employé par Richler ? Ayons une pensée charitable pour les professionnels qui doivent, presque à chaque virgule, opérer des choix.

Plus loin, on trouve un bel exemple d'une référence locale juste et heureuse, alors que le « *land-locked salmon* » devient « *ouananiche* » plutôt qu'un « *saumon prisonnier des glaces* ». Je m'explique d'autant plus mal la présence, deux lignes plus bas, d'une « *clairière où hivernaient les chevreuils* », là où s'imposait, il me semble, le magnifique québecisme d'usage courant qu'est « *ravage* ».

On pourrait continuer comme ça, mot à mot, jusqu'à la fin des temps. Mais le *Gursky* nouveau passe aisément le test de la lecture fluide. On s'ennuiera presque des inexplicables cocasseries de la traduction parisienne dans laquelle Moses, à la mouche, dans les eaux de la Restigouche, capturerait, je vous le jure, un poulpe de 7 kilos.

SOLOMON GURSKY

Mordecai Richler
Traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2015, 672 pages

BURLESQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

Picaresque fabulation

À la manière de Perec, il a imaginé *Les demoiselles d'A.*, centon constitué exclusivement de 750 citations, tirées de plus de 400 auteurs classiques. Il a reçu le Prix de l'anticorromisme pour cet ouvrage, que la Mémoire du livre a réédité en 2000. Raymond Queneau a été l'éditeur des *Aventures du général Francoquin*. Il lui a donné une suite, *Le condottiere* (oui, le même titre que le polar de Perec...), en 1971, qui lui a valu le Prix de l'humour noir.

Si le pays des frères Cyclopus a échappé au *Dictionnaire des lieux imaginaires* de Manguel (Actes Sud), il aura précédé le *Dictionnaire Khazar* (Belfond) de Pavic. De ce dernier ouvrage, dont il existe 103 éditions, plusieurs adaptations pour la scène et pour la radio, tant l'invention et le génie s'allient en toutes les langues. C'est l'esprit de la fable épique qui rapproche Rivais de ces univers de fantaisie et de philosophie sous-jacents. *Fantasy*, disent les Anglais.

Éditeur de Rivais, Le Tripode, toute petite maison d'édition audacieuse, mérite un coup de chapeau pour son catalogue. Forte de ses trouvailles, elle rend en 2015 un fier hommage à Jean-Jacques Pauvert, éditeur depuis les années 50 et décédé récemment. L'esprit de liberté de ce dernier, esprit de contradiction et d'insolence, a insufflé au monde des lettres les Sade, Breton, Roussel, Genet, Dominique Aury, Annie Le Brun et plusieurs autres. Le Tripode s'en réclame.

Ce Francoquin

Rivais n'a pas composé un dictionnaire, plus près des Voltaire et Diderot. Il a rêvé la conquête burlesque de l'Amérique, selon des niveaux de langue étendus et variés. L'épopée de Francoquin, fresque de comédie, compte une petite centaine de personnages, que l'auteur a tous dessinés et animés telles des marionnettes. Ces dessins, qui



Une des illustrations de Francoquin, de la main de l'auteur Yak Rivais

facilitent la lecture, sont reproduits dans cette édition.

L'histoire ? Absurde. Le général Francoquin et sa maîtresse Filasse, aidés de bandits et de mercenaires, s'en vont conquérir le pays des Cyclopus et des Révolutionnaires. Chou-Baby, sa fille, tombe amoureuse d'un ennemi. Au milieu des harangues de Francoquin, la civilisation et ses travers se répandent — despotisme, amours tumultueuses, esclavagisme, chantages et parodies de justice, impossible d'imaginer une belle fin — selon le principe que « *ce sont toujours les souvenirs les plus épouvantables qui font rire les gens* ».

Michel Leiris, Yves Bonnefoy, Alain Bosquet, Hervé Bazin, Michel Braudeau et bien d'autres écrivains et critiques ont aimé ce roman. Plus d'un s'en sera inspiré à sa manière. Rivais publiait *Tu causes, tu causes !* (Flammarion, 2001) à propos des non-dits de la langue orale, décryptant dans ce qui est dit ce qu'on croit y entendre et ce qui y est tu. Dans ces décalages, le rire fera toujours de saines émules en littérature.

Collaboratrice
Le Devoir

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN AU PAYS DES FRÈRES CYCLOPUS

Yak Rivais
Le Tripode
Paris, 2015, 599 pages

LITTERES FRANCOPHONES

Vivre en sursis

LISE GAUVIN

Abdellah Taïa a habitude son lecteur à fréquenter la misère humaine, une misère souvent peu visible à l'œil nu, qui se cache sous des dehors trompeurs et provocants. Après *Infidèles* (Seuil, 2012), itinéraire d'un jeune homme entraîné dans la logique implacable de la violence et du terrorisme, *Un pays pour mourir* est constitué des monologues entrecroisés de deux Marocains exilés à Paris, Zahira et Aziz, l'une et l'autre pratiquant la prostitution pour (sur)vivre.

Zahira revoit son enfance au Maroc et les derniers moments d'un père qu'une étrange maladie avait isolé de sa famille. C'était un « *petit papa doux et furieux* » qui « *n'a eu le temps pour rien. Ni pour bien vivre. Ni pour bien mourir* ». Elle s'en veut de n'avoir pas protesté, d'avoir accepté cette mise à l'écart. Dans le Paris de 2010 qu'elle habite désormais, elle monologue à voix basse : « *Je suis libre. À Paris et libre. Personne pour me ramener à mon statut de femme soumise. Je suis loin*

d'eux. Loin du Maroc. Et je parle seule. Je cherche mon père dans mes souvenirs. » Mais cette liberté n'est pas sans ombre. Et Zahira de rêver d'épouser Iqbal, un Sri Lankais riche — il possède cinq blanchisseries et cinq Lavomatic — dont elle est amoureuse. Elle va même jusqu'à consulter des sorciers pour l'aider dans son projet. Elle aimerait qu'il lui arrive la même chose qu'à Naima, une amie sauvée de la prostitution par un beau mariage et un prince charmant.

L'autre moi

Aziz, l'ami de Zahira, reçoit ses clients dans un appartement magnifique, décoré par des habitués reconnaissants. Il reproche à Zahira de se spécialiser dans l'humanitaire, en ne fréquentant que des « *immigrés sales et sans le sou* ». Mais Aziz cherche à rompre avec son métier lucratif et veut à tout prix devenir une femme. Élevé avec ses sœurs, il s'est toujours considéré comme l'une d'elles et il s'apprête à subir une opération qui le rendra à sa vraie nature. « *Le protocole de trois ans est terminé. J'ai*

suivi toutes les instructions du docteur Johansson [...] *Demain, je vais couper mon sexe*. » Quelques mois plus tard, Aziz devenu Zannouba se retrouve en plein désarroi. « *Je suis dans le vide. Je n'arrive pas à le combler* », déclare-t-il. Et encore : « *Personne ne parle de ce qui m'arrive en ce moment. Personne n'a osé décrire ce territoire où l'on n'est plus du tout défini. Où l'on est en dehors de toutes les catégories, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui*. »

Triste constat accompagné d'un rêve de retrouvailles avec l'ancien moi disparu.

La dernière partie du roman se passe en Indochine en 1954. On y retrouve Zineb, la tante de Zahira, devenue la maîtresse d'un soldat français. Celle-ci rêve d'aller en Inde pour faire une carrière d'actrice au cinéma. Autre façon d'échapper à un destin sans gloire.

De ces histoires désenchantées émergent pourtant quelques moments de grâce et de légèreté. C'est d'abord la complicité fraternelle qui lie

Aziz et Zahira, tous deux passionnés de cinéma. Aussi le regard bienveillant d'Antoine, le fils de la concierge, qui s'abstient de juger la courtisane. Mais surtout, la rencontre fortuite de Zahira avec un réfugié d'origine iranienne, Mojtaba,

qu'elle héberge un temps et qui lui procure de véritables instants de bonheur : « *De ma vie entière je n'ai rien vu de plus beau que cette rencontre avec ce garçon qui venait de très loin et qui s'est évanoui dans mes bras*. »

Un pays pour mourir renvoie aux laissés-pour-compte de la société, l'amoureux noir de Zahira au Maroc durant sa jeunesse tout autant que les exilés marocains en France, tragiques survivants d'un monde où seuls les rêves demeurent encore porteurs de liberté.

Collaboratrice
Le Devoir

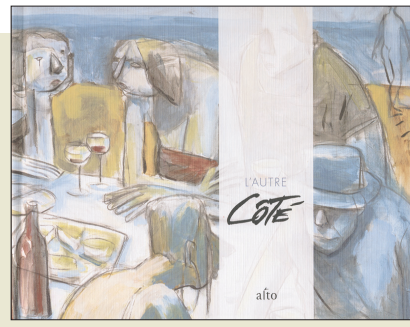
UN PAYS POUR MOURIR

Abdellah Taïa
Seuil
Paris, 2015, 164 pages



ESSAIS

LA VITRINE



ARTS VISUELS

L'AUTRE CÔTÉ

André-Philippe Côté
Alto
Montréal, 2015, 74 pages

On a tous un talent caché. Pour le caricaturiste du *Soleil*, André-Philippe Côté, c'est certainement la maîtrise de la peinture, l'acrylique sur toile, avec laquelle il s'amuse discrètement dans son atelier depuis quelques années. Pour faire de la « caricature buissonnière », dit-il. Charmant. Caché, le talent ne l'est désormais plus avec la publication de *L'autre côté*, sorte de catalogue de ses toiles qui dévoile un univers graphique lumineux, coloré, loufoque, surtout dense, loin de ses caricatures, mais qui pourrait finir par faire parler autant. Il y a de l'intelligence sur la toile avec sa série d'humains à tête d'oiseaux, ses corps blasés socialisant autour d'une table ou attendant dans l'antichambre d'une gare et, sans doute, d'une clinique. Il y a de la critique, de la tristesse, de l'introspection et parfois de la langueur, particulièrement lorsque ses pinceaux le rapprochent de l'eau. Il appelle ça *Les baigneurs*. En guise de préface, John R. Porter, président de la Fondation du Musée national des beaux-arts du Québec, évoque ce temps qui permet au caricaturiste d'aller au fond des choses. Il parle d'un dialogue intime que Côté ouvrirait ici avec ses admirateurs. Avec raison.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre de Québec les samedi 11 et dimanche 12 avril. Une exposition des toiles est aussi présentée dans le hall du Salon.
Fabien Deglise



ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ

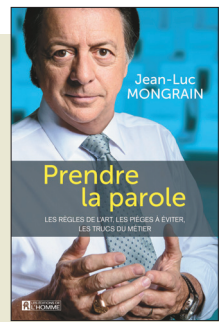
PÉDAGOGIE

LES CÉGÉPIENS ET LA RÉUSSITE SCOLAIRE

UN POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE
Jacques Roy
Presses de l'Université Laval
Québec, 2015, 202 pages

Quand on se penche sur les problématiques du rendement et de la persévérance scolaires, on cherche presque toujours des solutions pédagogiques ou didactiques, comme si la réussite et l'échec étaient essentiellement déterminés par les institutions. Jacques Roy, qu'on pourrait qualifier de sociologue des cégépiens tant il a écrit sur eux depuis des années, veut en finir avec cette approche étiologique. Dans cette éclairante étude, il montre que ce sont surtout des facteurs extérieurs au monde scolaire qui influent sur la réussite des étudiants : leurs valeurs (importance accordée aux études et à l'effort), leur genre (les filles réussissent mieux que les garçons ; la socialisation différenciée des unes et des autres influence leur rapport aux études), leur réseau social (importance du soutien de la famille et des amis) et le travail rémunéré pendant les études (quand il dépasse vingt heures par semaine, il nuit à la réussite). Pour aider les cégépiens à obtenir de bons résultats et leur diplôme (un tiers d'entre eux décrochent), il importe donc de tenir compte de leur vie en dehors de l'école. Pour des raisons méthodologiques, l'étude fait toutefois l'impasse sur la condition socioéconomique des étudiants, qui est probablement le facteur le plus déterminant de la réussite scolaire.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre de Québec le samedi 11 avril.
Louis Cornellier



LIVRE PRATIQUE

PRENDRE LA PAROLE
Jean-Luc Mongrain
Éditions de l'Homme
Montréal, 2015, 216 pages

Ce livre pratique aurait pu s'intituler « Les trucs de Jean-Luc ». Prendre la parole en public est un exercice qui terrorise de nombreuses personnes. Le coloré animateur souhaite leur venir en aide en leur livrant ses techniques de vieux pro. « On ne naît pas orateur, écrit-il, on le devient par la pratique et l'expérience. » Avec la collaboration du rédacteur Marc Sévigny, Mongrain, très simplement, expose sa méthode : connaître son auditoire, recourir à l'émotion et à l'humour avec modération, bien cerner son sujet et le présenter en trois étapes, ne pas dépasser vingt minutes, raconter au lieu de lire, parler clairement, s'habiller sobrement et, surtout, se préparer, répéter. Rien de neuf, donc, mais un rappel efficace des règles de base pour réussir une conférence traditionnelle. « Même le charisme », écrit Mongrain, « ça se travaille. » Démagogue de plus en plus classe, le célèbre animateur, lui, ne manque pas de cet ingrédient magique. Il sera, cette saison, à la télé de Radio-Canada, avec Pénélope McQuade. Remplacera-t-il Marie-France Bazzo à la radio l'automne prochain ? La rumeur court et s'enfle.
Louis Cornellier

Guerre fratricide à gauche

LOUIS CORNELLIER

Le politologue Jean-Marc Piotte est, depuis 50 ans, une des figures les plus importantes de l'extrême gauche québécoise. Membre fondateur de la revue *Parti pris* en 1963 et intellectuel marxiste auteur d'une œuvre théorique et militante appréciable, Piotte, avec les années, a mis de l'eau dans son vin révolutionnaire, mais demeure un mentor pour bien des contestataires du capitalisme. On peut trouver que le politologue est trop ceci et pas assez cela, le critiquer, quoi, mais on ne remet pas en question ses convictions de gauche.

C'est pourtant ce que fait, sans ménagement, son frère d'armes Louis Gill dans *Autopsie d'un mythe. Réflexions sur la pensée politique de Jean-Marc Piotte*. Les deux hommes se connaissent très bien. Nés la même année (1940), ils ont participé à l'aventure de *Parti pris* et milité ensemble dans le Syndicat des professeurs et professeurs de l'UQAM (SPUQ), où l'un enseignait les sciences politiques et l'autre, l'économie. Ils se réclament tous deux du marxisme, gramscien dans le cas de Piotte et trotskiste dans le cas de Gill. Des amis au parcours semblable, donc.

Or, aujourd'hui, dans ce pamphlet, Gill, toujours fidèle à ses idéaux d'origine, renie son collègue. Les mots sont durs. Gill dénonce l'« attitude pontifiante et condescendante de donneur de leçons » qu'il dit trouver chez Piotte, son « narcissisme » et son « défaitisme », son comportement « de pasteur de la pensée de gauche ». La réputation de père du marxisme au Québec, attribuée à Piotte, serait « surfaite », écrit l'économiste fâché.

Capitalisme à visage humain

Qu'a donc fait le politologue pour mériter un tel procès ? Il aurait, selon son contempteur, abandonné à tort ses convictions socialistes et indépendantistes pour se contenter, aujourd'hui, d'un capitalisme à



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans son essai, Louis Gill analyse, non sans fiel, le parcours de Jean-Marc Piotte (notre photo) pour en faire ressortir les contradictions.

visage humain, qu'il souhaiterait contenir grâce à quelques contre-pouvoirs (syndicats, mouvements sociaux, coopératives, sociétés d'Etat, etc.).

Il est vrai que, dans ses derniers livres — *Un certain espoir* (Logiques, 2008) et *Démocratie des urnes et démocratie de la rue* (Québec Amérique, 2013) —, Piotte tourne le dos à l'utopie révolutionnaire et plaide pour la révolte et la réforme. « Je ne rêve plus à un être nouveau », écrit-il. « J'espère encore et tout au plus participer à des transformations sociales qui favoriseraient l'expression du "mieux" au détriment du "pire". »

Or, pour Gill, le socialisme demeure non seulement possible, mais surtout « nécessaire pour sauver l'humanité du désastre ». Ce qui s'est effondré en 1989, avec la chute du mur de Berlin, ce n'est pas le socialisme, écrit l'économiste, mais

des « parodies du socialisme », des régimes bureaucratiques qui avaient trahi le projet révolutionnaire. Aussi, pour Gill, le défaitisme de Piotte est-il inacceptable et ne s'explique-t-il que par une mauvaise compréhension de la théorie marxiste.

Pour le lecteur québécois d'aujourd'hui, même politisé, un tel débat a quelque chose d'hal-lucinant. Même à gauche, en effet, la démarche de Piotte semble aller de soi. Comment peut-on, en effet, se réclamer encore du marxisme révolutionnaire en 2015 ? Quand Piotte écrit ne plus croire « à un paradis possible » tout en insistant pour dire qu'il continue de s'accrocher à sa « croyance que le monde pourrait être meilleur », on ne peut, il me semble, qu'acquiescer.

Brillant théoricien, Gill développe, dans ce livre, de solides considérations sur la pertinence du marxisme et sur la nécessité

du socialisme, mais les faits, têtus, nous retiennent de le suivre. Bien sûr, le capitalisme est destructeur et doit être encadré, contesté et contrebalancé, mais la solution de rechange socialiste révolutionnaire, dans cette entreprise, ne convainc plus.

Désillusion

Avec brio, mais non sans fiel, Gill analyse le parcours de Piotte pour en faire ressortir les contradictions. Il critique sa conception du syndicalisme de combat, pourtant très éclairante, en l'accusant de trahir le marxisme (et puis après ? a-t-on envie de dire), il souligne les virages, bien réels, de Piotte quant à la pertinence d'un syndicalisme partenarial (mais quel militant attaché à l'efficacité de son action n'est pas passé par là ?) et il déplore sa désertion de la cause indépendantiste.

Dans ce dernier dossier, il faut reconnaître que les arguments de Piotte sont faibles. Le Parti québécois actuel, c'est une évidence, ne peut que décevoir un militant de gauche, mais cela n'entraîne pas que le projet souverainiste soit dépassé. Le statut particulier pour le Québec que réclame Piotte n'est plus une option (le Canada s'y refuse) et le cadre fédéral canadien, depuis sa naissance, n'a jamais été un terreau favorable à un projet de gauche. À cet égard, Gill, qui reconnaît contre Piotte la légitimité d'un ancrage culturel au projet souverainiste, a raison.

Pour le reste, cependant, même d'un point de vue de gauche, la pensée de Piotte, malgré ses contradictions, s'avère plus convaincante que celle de Gill. Entre le socialiste réaliste désillusionné mais toujours combatif et le socialiste utopiste, voire dogmatique, qui nous convie à un baroud d'honneur, le choix du premier s'impose, même si la parole du second a des vertus critiques.

louisco@sympatico.ca

AUTOPSIE D'UN MYTHE

RÉFLEXIONS SUR LA PENSÉE POLITIQUE DE JEAN-MARC PIOTTE
Louis Gill
M éditeur
Saint-Joseph-du-Lac, 2015, 144 pages

ÉCONOMIE

Le prix (sonnant) de la liberté

RENAUD LUSSIER

La condamnation morale de l'esclavage est au centre du discours abolitionniste au XVIII^e et au XIX^e siècle, mais, comme le rappellent l'historienne Caroline Oudin-Bastide et le sociologue Philippe Steiner, l'argument économique a aussi été avancé à maintes occasions par les partisans de l'émancipation. Cette étude pointue intitulée *Calcul et morale* se concentre sur la France coloniale du début des années 1770 jusqu'à l'abolition définitive de l'esclavage en 1848. Les auteurs analysent les calculs qui visaient, chez les abolitionnistes, à prouver le coût élevé du travail servile et la plus grande productivité d'une main-d'œuvre libre non pas motivée par le fouet, mais bien par un salaire et l'espoir d'un avenir meilleur.

Cette « rhétorique calculatoire » mise en œuvre par Pierre Samuel du Pont dans les *Éphémérides du citoyen* de 1771, puis reprise par d'autres économistes de l'époque, appuyait la cause de l'émancipation des esclaves, sans pouvoir régler le problème de la transition vers le travail salarié dans le contexte colonial. Dans les textes étudiés par les auteurs, les considérations économiques entourant l'abolition sont, dans tous les cas, intimement liées aux enjeux moraux associés à l'exploitation des travailleurs agricoles.

Pendant que les esclavagistes et les colons cherchaient



DOMAINE PUBLIC

Pierre Samuel du Pont était un des économistes abolitionnistes des XVIII^e et XIX^e siècles.

avant tout à maintenir en place un système lucratif pour certains, mais reposant sur des idées fondamentalement racistes, les abolitionnistes proclamaient, de leur côté, « le *principe de justice sur les intérêts économiques* ». Débats d'un autre temps sur la concordance du juste et de l'utile qui ont repris de plus belle, sous d'autres formes, à l'ère de l'économie capitaliste.

Collaborateur
Le Devoir

CALCUL ET MORALE
CÔÛTS DE L'ESCLAVAGE ET VALEUR DE L'ÉMANCIPATION (XVIII^e-XIX^e SIÈCLE)
Caroline Oudin-Bastide et Philippe Steiner
Albin Michel
Paris, 2015, 304 pages

PALMARÈS

Du 30 mars au 5 avril 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Journal d'un disparu • Maxime Landry/Libre Expression	1/8
2	La déesse des mouches à feu • Geneviève Pettersen/Quartanier	-/1
3	Les gardiens de la lumière • Tome 4 Le paradis sur terre • Michel Langlois/Hurtubise	3/4
4	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes • Richard Gougeon/Les Éditions réunies	2/5
5	La mort mène le bal • Chrystine Brault/Homme	5/6
6	Une deuxième vie • Tome 1 Sous le soleil de minuit • Mylène Gilbert-Dumas/VLB	-/1
7	Six degrés de liberté • Nicolas Dickner/Alto	4/3
8	Comment arranger son homme • Catherine Bourgault/Les Éditions réunies	6/4
9	La prophète et la femme seule • Marc Fisher/Un monde différent	-/1
10	L'épicerie Sansoucy • Tome 1 • Richard Gougeon/Les Éditions réunies	7/5
Romans étrangers		
1	L'instant présent • Guillaume Musso/XO	1/2
2	Elle et lui • Marc Levy/Robert Laffont Versilio	2/8
3	Les ombres de Katyn • Philip Kerr/Du Masque	8/2
4	After • Tome 1 La rencontre • Anna Todd/Homme	-/1
5	Tu me manques • Harlan Coben/Belfond	-/1
6	Temps glaciaires • Fred Vargas/Flammarion	3/3
7	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi • Sylvia Day/Flammarion Québec	4/8
8	Monnaie de sang • Patricia Cornwell/Flammarion Québec	5/3
9	Mir Mercedes • Stephen King/Albin Michel	6/6
10	L'effet papillon • Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	7/10

Essais québécois		
1	La dictature du bonheur • Marie-Claude Élie-Morin/VLB	-/1
2	666 - Friedrich Nietzsche • Victor-Lévy Beaulieu/Trois-Pistoles	4/2
3	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu • Jean-François Lépine/Libre Expression	1/22
4	11 brefs essais contre l'austérité • Collectif/Somme toute	-/1
5	L'austérité au temps de l'abondance • Collectif/Liberté	2/3
6	Walmart. Journal d'un associé • Hugo Meunier/Lux	-/1
7	Les acteurs ne savent pas mourir • Alain Vadeboncoeur/Lux	5/2
8	Demain, il sera trop tard, mon fils • L. Pagé J. Naidoo K. Naidoo-Pagé/Stanké	-/1
9	Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906) • Jean-Philippe Warren/Boréal	-/1
10	Généalogie de la violence. Le terrorisme : piège pour la pensée • Gilles Bibeau/Mémoire d'encrier	-/1

Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique • Frédéric Lenoir/Fayard	1/7
2	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique • Naomi Klein/Lux	2/4
3	Les barbares. Essai sur la mutation • Alessandro Baricco/Gallimard	6/3
4	La CIA et la torture • Dianne Feinstein/Édito	4/3
5	Sœurs volées • Emmanuelle Walter/Lux	-/1
6	L'État islamique. Multinationale de la violence • Loretta Napoleoni/Calmann-Lévy	7/2
7	La chair interdite • Diane Ducret/Albin Michel	3/5
8	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers? • Stephen Hawking/Odile Jacob	8/6
9	François parmi les loups • Marco Politi/Philippe Rey	9/8
10	Tueries de masse. Les grandes tueries modernes • Paul Kennedy/Pages ouvertes	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.